Extrait de la publication

LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE
Collection
dirigée par Maurice Olender

Extrait de la publication

Georges Perec

Penser/Classer

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

La première édition de ce recueil posthume
a été publiée par Maurice Olender
dans la coll. « Textes du XX^e siècle », Hachette, 1985

ISBN 1re publication 2-01-011554-6

ISBN 978-2-02-106847-4

© Éditions du Seuil, mai 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Publié en 1985, Penser/Classer *constitue le premier des recueils édités après la disparition de Georges Perec, le 3 mars 1982.*

Classant le monde pour le comprendre, Georges Perec n'a cessé de bouleverser les conventions du sensible et des hiérarchies établies. Son regard confère aux êtres et aux choses de tous les jours une densité inattendue qui trouble et émerveille.

Le sommaire du volume a été établi avec l'aide amicale d'Eric Beaumatin, de Marcel Bénabou et d'Ewa Pawlikowska.

Dans cette nouvelle édition, Penser/Classer *trouve sa place auprès des sept recueils posthumes déjà publiés dans « La Librairie du XXIe siècle ».*

Je remercie particulièrement Ela Bienenfeld d'avoir rendu possible le regroupement nécessaire de ces volumes.

M. O.

Extrait de la publication

Notes sur ce que je cherche

Si je tente de définir ce que j'ai cherché à faire depuis que j'ai commencé à écrire, la première idée qui me vient à l'esprit est que je n'ai jamais écrit deux livres semblables, que je n'ai jamais eu envie de répéter dans un livre une formule, un système ou une manière élaborés dans un livre précédent.

Cette versatilité systématique a plusieurs fois dérouté certains critiques soucieux de retrouver d'un livre à l'autre la « patte » de l'écrivain ; et sans doute a-t-elle aussi décontenancé quelques-uns de mes lecteurs. Elle m'a valu la réputation d'être une sorte d'ordinateur, une machine à produire des textes. Pour ma part, je me comparerais plutôt à un paysan qui cultiverait plusieurs champs ; dans l'un il ferait des betteraves, dans un autre de la luzerne, dans un troisième du maïs, etc. De la même manière, les livres que j'ai écrits se rattachent à quatre champs différents, quatre modes d'interrogation qui posent

Extrait de la publication

peut-être en fin de compte la même question, mais la posent selon des perspectives particulières correspondant chaque fois pour moi à un autre type de travail littéraire.

La première de ces interrogations peut être qualifiée de « sociologique » : comment regarder le quotidien ; elle est au départ de textes comme *Les Choses*, *Espèces d'espaces*, *Tentative de description de quelques lieux parisiens*, et du travail accompli avec l'équipe de *Cause commune* autour de Jean Duvignaud et de Paul Virilio ; la seconde est d'ordre autobiographique : *W ou le souvenir d'enfance*, *La Boutique obscure*, *Je me souviens*, *Lieux où j'ai dormi*, etc. ; la troisième, ludique, renvoie à mon goût pour les contraintes, les prouesses, les « gammes », à tous les travaux dont les recherches de l'OuLiPo m'ont donné l'idée et les moyens : palindromes, lipogrammes, pangrammes, anagrammes, isogrammes, acrostiches, mots croisés, etc. ; la quatrième, enfin, concerne le romanesque, le goût des histoires et des péripéties, l'envie d'écrire des livres qui se dévorent à plat ventre sur son lit ; *La Vie mode d'emploi* en est l'exemple type.

Cette répartition est quelque peu arbitraire et pourrait être beaucoup plus nuancée : presque aucun de mes livres n'échappe tout à fait à un certain marquage autobiographique (par exemple en insérant dans un chapitre en cours une allusion à un événement survenu dans la journée) ; presque aucun non plus ne se fait sans que j'aie recours à telle ou

Extrait de la publication

telle contrainte ou structure oulipienne, ne serait-ce qu'à titre symbolique et sans que ladite structure ou contrainte me contraigne en quoi que ce soit.

En fait, me semble-t-il, au-delà de ces quatre pôles qui définissent les quatre horizons de mon travail — le monde qui m'entoure, ma propre histoire, le langage, la fiction —, mon ambition d'écrivain serait de parcourir toute la littérature de mon temps sans jamais avoir le sentiment de revenir sur mes pas ou de remarcher dans mes propres traces, et d'écrire tout ce qui est possible à un homme d'aujourd'hui d'écrire : des livres gros et des livres courts, des romans et des poèmes, des drames, des livrets d'opéra, des romans policiers, des romans d'aventures, des romans de science-fiction, des feuilletons, des livres pour enfants…

Je n'ai jamais été à l'aise pour parler d'une manière abstraite, théorique, de mon travail ; même si ce que je produis semble venir d'un programme depuis longtemps élaboré, d'un projet de longue date, je crois plutôt trouver — et prouver — mon mouvement en marchant : de la succession de mes livres naît pour moi le sentiment, parfois réconfortant, parfois inconfortable (parce que toujours suspendu à un « livre à venir », à un inachevé désignant l'indicible vers quoi tend désespérément le désir d'écrire), qu'ils parcourent un chemin, balisent un espace, jalonnent un itinéraire tâtonnant, décrivent point par point les étapes d'une recherche dont je ne saurais dire le « pourquoi » mais seule-

ment le « comment » : je sens confusément que les livres que j'ai écrits s'inscrivent, prennent leur sens dans une image globale que je me fais de la littérature, mais il me semble que je ne pourrai jamais saisir précisément cette image, qu'elle est pour moi un au-delà de l'écriture, un « pourquoi j'écris » auquel je ne peux répondre qu'en écrivant, différant sans cesse l'instant même où, cessant d'écrire, cette image deviendrait visible, comme un puzzle inexorablement achevé.

De quelques emplois du verbe habiter

Si je passe devant l'immeuble dans lequel je demeure, je peux dire *« j'habite là »* ou, plus précisément, *« j'habite au premier, au fond de la cour »* ; et si je souhaite donner un tour plus administratif à cette assertion, je peux dire *« j'habite au fond de la cour, escalier C, porte face »*.

Si je suis dans ma rue, je peux dire *« j'habite là-bas, au 13 »* ou *« j'habite au 13 »* ou *« j'habite à l'autre bout de la rue »* ou *« j'habite à côté de la pizzeria »*.

Si quelqu'un à Paris me demande où je crèche, j'ai le choix entre une bonne dizaine de réponses. Je ne saurais dire *« j'habite rue Linné »* qu'à quelqu'un dont je serais sûr qu'il connaît la rue Linné ; le plus souvent, je serais amené à préciser la situation géographique de ladite rue. Par exemple : *« j'habite rue Linné, à côté de la clinique Saint-Hilaire »* (bien connue des chauffeurs de taxi) ou *« j'habite rue Linné, c'est à Jussieu »* ou *« j'habite rue Linné, à côté de la*

Extrait de la publication

faculté des sciences » ou bien *« j'habite rue Linné, près du jardin des Plantes »* ou encore *« j'habite rue Linné, pas loin de la mosquée »*. Dans des circonstances plus exceptionnelles, je pourrais même être amené à dire *« j'habite le 5e »* ou *« j'habite dans le cinquième arrondissement »* ou *« j'habite au Quartier latin »*, voire *« j'habite sur la rive gauche »*.

De n'importe où en France (sinon précisément de Paris et de sa proche banlieue) je pense être à peu près sûr de me faire comprendre en disant *« j'habite Paris »* ou *« j'habite à Paris »* (il y a une différence entre ces deux manières de dire, mais laquelle ?). Je pourrais également dire, *« j'habite la capitale »* (je ne crois pas l'avoir jamais fait), et rien ne m'interdit d'imaginer que je pourrais aussi dire *« j'habite la Ville Lumière »* ou *« j'habite la ville qui jadis s'appelait Lutèce »*, bien que cela ressemble plus à un début de roman qu'à une indication d'adresse. Par contre, je risque fort de ne pas être compris si je dis des choses comme *« j'habite par 48° 50 de latitude nord et 2° 20 de longitude est »* ou *« j'habite à 890 kilomètres de Berlin, 2 600 de Constantinople et 1 444 de Madrid »*.

Si j'habitais Valbonne, je pourrais dire *« j'habite la Côte d'Azur »* ou *« j'habite à côté d'Antibes »*. Mais, habitant Paris même, je ne peux pas dire *« j'habite la région parisienne »* ni *« j'habite dans le Bassin parisien »* ni même *« j'habite le département de la Seine »*.

Je ne vois pas très bien non plus dans quelles circonstances il pourrait être pertinent de dire *« j'habite au nord de la Loire »*.

Extrait de la publication

« J'habite la France » ou *« j'habite en France »* : je pourrais avoir à donner cette information de n'importe quel point situé hors de « l'Hexagone », même si je suis, officiellement, en France (par exemple dans un D. O. M.) ; ce ne saurait être que par boutade que je pourrais dire *« j'habite l'Hexagone »* ; par contre, si j'étais corse habitant Nice ou rhétais habitant La Rochelle, je pourrais très bien dire *« j'habite le continent »*.

« J'habite en Europe » : ce type d'information pourrait intéresser un Américain que je rencontrerais, par exemple, à l'ambassade du Japon à Canberra. « Oh, you live in Europe ? » répéterait-il, et je serais sans doute amené à préciser « I am here only for a few (hours, days, weeks, months.) »

« J'habite la planète Terre. » Aurais-je un jour l'occasion de dire cela à quelqu'un ? Si c'est un « 3e type » descendu dans notre bas monde, il le saurait déjà. Et si c'est moi qui me trouve quelque part du côté d'Arcturus ou de KX1809B1, il faudra très certainement que je précise *« j'habite la troisième (la seule habitée d'ailleurs) des planètes principales du système solaire dans l'ordre croissant de leur distance au soleil »* ou *« j'habite une des planètes d'une des plus jeunes étoiles naines jaunes situées en bordure d'une galaxie d'importance médiocre tout à fait arbitrairement désignée sous le nom de Voie lactée »*. Et il y aurait à peu près une chance sur cent mille millions de milliards (c'est-à-dire seulement 10^{-20}) pour qu'il me réponde : « Ah oui, la Terre… »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Notes concernant les objets qui sont sur ma table de travail

Il y a beaucoup d'objets sur ma table de travail. Le plus ancien est sans doute mon stylo ; le plus récent est un petit cendrier rond que j'ai acheté la semaine dernière ; il est en céramique blanche et son décor représente le monument aux martyrs de Beyrouth (de la guerre de 14, je suppose, pas encore de celle qui est en train d'éclater).

Je passe plusieurs heures par jour assis à ma table de travail. Parfois je souhaiterais qu'elle soit la plus vide possible. Mais le plus souvent, je préfère qu'elle soit encombrée, presque jusqu'à l'excès ; la table elle-même est faite d'une plaque de verre longue d'un mètre quarante, large de soixante-dix centimètres, posée sur des tréteaux de métal. Sa stabilité est loin d'être parfaite et il n'est pas mauvais, en fin de compte, qu'elle soit chargée ou même surchargée : le poids des objets qu'elle supporte contribue à la maintenir d'aplomb.

Je range encore assez souvent ma table de travail. Cela consiste à poser ailleurs tous les objets et à les remettre en place un à un. J'essuie la table de verre avec un chiffon (parfois imbibé d'un produit spécial) et je fais de même avec chaque objet. Le problème est alors de décider si tel objet doit ou non être sur la table (ensuite il faudra lui trouver sa place, mais cela n'est généralement pas difficile).

Cet aménagement de mon territoire se fait rarement au hasard. Il correspond le plus souvent au début ou à la fin d'un travail précis ; il intervient au cœur de ces journées flottantes où je ne sais pas très bien si je vais m'y mettre et où je me raccroche à ces seules activités de repli : ranger, classer, mettre de l'ordre. C'est dans ces instants-là que je rêve d'un plan de travail vierge, intact : chaque chose à sa place, rien de superflu, rien qui dépasse, tous les crayons bien taillés (mais pourquoi avoir plusieurs crayons ? en un seul regard j'en vois six !), tous les papiers empilés ou, mieux encore, pas de papier du tout, seulement un cahier ouvert sur une page blanche (mythe des tables impeccablement lisses des présidents-directeurs généraux : j'en ai vu une qui était une petite forteresse d'acier, bourrée d'appareils électroniques ou prétendus tels qui apparaissaient et disparaissaient quand on manipulait les touches d'un super-tableau de bord…).

Plus tard, quand mon travail avance ou piétine, ma table de travail s'encombre d'objets que parfois le hasard seul rassemble (sécateur, mètre pliant), ou

Extrait de la publication

bien des nécessités éphémères (tasse à café). Certains resteront quelques minutes, d'autres quelques jours, d'autres, apparemment venus là d'une façon plutôt contingente, s'installeront d'une manière permanente. Il ne s'agit pas exclusivement d'objets directement reliés à un travail d'écriture (papier, articles de papeterie, livres) ; d'autres sont liés à des pratiques quotidiennes (fumer) ou périodiques (priser, dessiner, manger des bonbons, faire des réussites, résoudre des casse-tête), à des manies peut-être superstitieuses (mettre à jour un petit calendrier à poussoir) ou ne se rattachant à aucune fonction particulière, mais peut-être à des souvenirs, ou à des plaisirs tactiles ou visuels, ou au seul goût du bibelot (boîtes, pierres, galets, soliflore).

En gros, je pourrais dire que les objets qui sont sur ma table de travail sont là parce que je tiens à ce qu'ils y soient. Cela n'est pas lié à leur seule fonction ni à ma seule négligence : par exemple, il n'y a pas de tube de colle sur ma table de travail ; elle se trouve dans un petit meuble à tiroirs à côté ; je l'y ai remise il y a un instant après m'en être servi ; j'aurais pu la laisser sur ma table de travail, mais c'est presque machinalement que je l'ai rangée (je dis « presque » parce que, décrivant ce qu'il y a sur ma table de travail, je fais davantage attention aux gestes que j'y fais). Ainsi, il y a des objets utiles à mon travail qui ne sont pas ou pas toujours sur ma

Extrait de la publication

table de travail (colle, ciseaux, rubans adhésifs, bouteilles d'encre, agrafeuse), d'autres qui ne sont pas immédiatement utiles (sceau à cacheter), ou utiles à autre chose (lime à ongles) ou pas utiles du tout (ammonite) et qui s'y trouvent pourtant.

D'une certaine manière, ces objets sont choisis, préférés à d'autres. Il est évident, par exemple, qu'il y aura toujours un cendrier sur ma table de travail (sauf si je cesse de fumer), mais ça ne sera pas toujours le même cendrier. En général, un même cendrier reste assez longtemps ; un jour, en fonction de critères qu'il ne serait peut-être pas inintéressant d'approfondir, je le mettrai ailleurs (près de la table sur laquelle je tape à la machine par exemple, ou près de la planche sur laquelle sont posés mes dictionnaires, ou sur une étagère, ou dans une autre pièce) et un autre cendrier le supplantera (infirmation évidente de ce que je viens d'avancer : en ce moment précis, il y a trois cendriers sur ma table de travail, c'est-à-dire deux de trop qui sont d'ailleurs vides ; l'un est le monument aux martyrs, d'acquisition toute récente ; l'autre, qui représente une charmante vue des toits de la ville d'Ingolstadt, vient juste d'être recollé ; celui qui sert a un corps en matière plastique noire et un couvercle de métal blanc percé de trous. En les regardant, en les décrivant, je m'aperçois d'ailleurs qu'ils ne font pas partie de mes favoris actuels : le monument aux martyrs est trop petit, décidément, pour être autre chose qu'un cendrier de repas, Ingolstadt est bien

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication